

« Il y a toujours eu des experts autour des gouvernants. Mais leur place était celle de conseillers, pas de décisionnaires. Ils apportaient leur compétence technique. Il revenait au responsable politique d'insérer ou non leurs avis dans les mesures qu'il prenait en vue du bien commun. (...) C'est le signe - un de plus - que nos dirigeants ont perdu l'idée qu'ils sont responsables du bien commun ».

Michel Pinton:page 80.

Michel Pinton : le Limousin ne m'a jamais trompé

propos recueillis par Jean-Jacques Mauriat

D'onte ses ? D'où êtes-vous Michel Pinton ?
On peut difficilement faire plus enraciné que moi. Je suis né en Creuse, fils de parents nés en Creuse et eux-mêmes issus d'ancêtres qui ont vécu dans la Creuse aussi loin qu'on remonte dans leurs généalogies. À peine trouve-t-on, en cherchant loin, un natif du Berry et, par extraordinaire, un Polonais qui a fui la répression russe après l'insurrection de 1831. J'ai vu le jour dans la maison qu'un de mes ancêtres avait fait restaurer en 1769 à Felletin et j'y habite toujours.

Natif de Creuse, vous définissez-vous comme Marchois (ou Limousin) ?
Ma mère se définissait parfois comme marchoise. Mais ce n'était qu'une forme de vague attachement à une appartenance disparue. Moi je me sens Limousin c'est-à-dire membre d'une communauté vivante qui a son centre à Limoges. Je déplore qu'une loi stupide ait effacé, il y a cinq ans, la région Limousin de la carte de France et, par là, porté un coup très grave à notre vie propre.

Comment définiriez-vous votre famille limousine ?
Ni très haut ni très bas dans la hiérarchie sociale. Quelques petits hobereaux, des médecins de campagne, des juges et avocats, gens de robe comme on disait autrefois et puis des entrepreneurs, hommes énergiques et imaginatifs qui n'ont pas hésité à chercher à Paris les idées et les ressources dont ils avaient besoin à Aubusson.



Votre patronyme est très lié à l'histoire de la tapisserie felletinoise ce n'a pourtant pas été votre choix.
Ce ne fut pas une question de choix. Il allait de soi, dans ma famille, qu'il revenait au fils aîné, et à lui seul, de prendre la suite du père. Étant le second fils, j'ai été éduqué dans l'idée qu'il me fallait faire ma vie ailleurs.

Après des études brillantes, vous êtes polytechnicien, vous quitter la France pour travailler aux Etats-Unis où vous devenez proche de Robert Kennedy. Pourquoi ce choix ?
Ce n'est pas tout à fait exact. Je n'ai pas été un proche de ce frère du président assassiné. Mais en 1968, j'ai voulu voir de près comment le système politique

américain résistait aux tempêtes conjuguées d'une guerre impopulaire, de la contestation étudiante et de la révolte des Noirs. Souvenez-vous que chez nous, au même moment, les institutions de la Ve République ont failli être emportées par la seule révolte étudiante. J'ai choisi de m'intéresser à la campagne présidentielle de Robert Kennedy et d'y participer parce qu'il me paraissait l'homme politique le plus énergique et le plus novateur de sa nation. Ca n'a pas duré très longtemps puisqu'il a été assassiné lui aussi. Mais j'ai pu en tirer quelques leçons utiles et notamment constater la solidité des institutions américaines à l'époque. Elles ont magnifiquement résisté à tous les chocs de cette année tumultueuse.

C'est en Amérique que le jeune ministre des finances d'alors, Valéry Giscard d'Estaing vous rencontre. Vous le suivez et revenez en France. Que cherchez vous alors ?
Je comptais rentrer en France en tout état de cause. Ce qui m'a séduit chez Giscard, c'est ce qui m'avait attiré chez Kennedy. La jeunesse, les idées nouvelles, l'énergie, la compréhension des aspirations de son époque en même temps que l'enracinement dans la culture nationale. J'ai vite été persuadé qu'un jour la France lui confierait son destin. Je me suis mis très volontiers à sa disposition pour l'aider à accéder au poste suprême.

Dans ce contexte quelle est votre relation à votre région de naissance ?
Un enracinement vivant, encore et toujours. Je suis constamment revenu dans mon Limousin natal non seulement pour prendre un peu de distance avec l'agitation parisienne mais aussi pour mieux saisir les sentiments, les attentes et les soucis de la France profonde. Le Limousin ne m'a jamais trompé.

VOS ENGAGEMENTS

Vous avez mené une carrière politique. Fondateur du parti centriste UDF, vous vous êtes parfois trouvé en porte-à-faux avec vos propres amis. Pourquoi ?
Qui aime bien châtie bien. J'ai eu pour seuls adversaires irréconciliables les compromis boiteux et les consensus mous.

Vous avez eu des choix qui furent parfois paradoxaux. Contre le PACS, contre l'Euro, mais aussi contre la force de frappe française. Vous avez fondé l'UDF, puis vous ralliez Jean-Pierre Chevènement. Pas facile de vous suivre.
Je corrige d'abord ce que vous dites. Je n'ai pas pris position contre l'euro ni contre la force de frappe en tant que telles mais contre la façon dont le pouvoir politique avait prévu leur mise en œuvre. Je ne le regrette pas. Au moins pour l'euro, les faits m'ont donné raison.
Pour le reste, vous chercheriez en vain à faire de moi le fidèle inconditionnel d'un homme ou d'un parti ou d'une idéologie. Ce qui a guidé mes choix, c'est la recherche de cette exigence difficile que les penseurs politiques appellent le bien commun. Laissez-moi vous en donner une définition rapide : un responsable politique soucieux du bien commun ne doit jamais prendre une mesure qui fait d'une catégorie sociale, si petite et faible qu'elle soit, l'instrument du bien-être d'une autre, même si cette dernière est la majorité de la population.
J'ai soutenu successivement Giscard, Chirac et même Chevènement parce que dans des circonstances différentes, chacun de ces hommes m'a semblé s'approcher le plus, par son programme de gouvernement, des exigences du bien commun de notre peuple. Quitte à ne pas être dupe de certaines promesses.

Vous êtes élu européen, mais vous dénoncez dans votre ouvrage « autopsie d'une société sans objet », un mandat sans contact avec l'électeur, sans compte à rendre.
Je constate simplement une réalité. Je n'y peux rien si elle est triste.

Quelle est l'expérience de politique, ou d'élu ou plus simplement professionnelle qui vous amène à faire

le constat tragique et désespéré d'une société sans objet ?
Comme mon livre le raconte, j'ai emprunté cette expression à Giscard. Lui y voyait un progrès de civilisation. Moi, un moteur de désintégration sociale. Nous vivons depuis plus de quarante dans une société qui a de moins en moins d'objet ou, si vous préférez, de but de bien commun. Je crains que le renoncement à tout objet de bien commun ne nous conduise vers des évènements tragiques mais je ne suis pas désespéré pour autant. La France en a vu d'autres.

Dominique de Villepin, parle d'une société à l'état gazeux dans laquelle chacun joue une partition individuelle. Vous partagez ce point de vue ?
Tout à fait. Nos expressions ne sont pas les mêmes mais nous nous retrouvons sur le fond.

Vous dénoncez la société libérale avancée de Valéry Giscard d'Estaing, car dites vous notamment, elle inverse la relation traditionnelle des deux fonctions de technocrates et de politiques. Le conseiller devenant le décisionnaire. Comment en est-on arrivé là ?
Ne parlons de la société de Valéry Giscard d'Estaing. Le libéralisme qui nous domine, a dépassé de très loin ses idées et la technocratie a pris une puissance qu'il n'avait pas imaginée. Comment cette dernière a-t-elle acquis tant de pouvoir ? Parce que le libéralisme est, par ses principes mêmes, hostile à la politique. Il la marginalise autant qu'il le peut. Il insiste pour que l'autorité publique soit transférée à des techniciens chargés uniquement de veiller à une concurrence non faussée et à la libre circulation des produits et des capitaux. C'est ainsi que les techniciens deviennent des technocrates. Ils s'emparent de responsabilités qui appartiennent aux politiques.

Maire de Felletin vous avez voulu faire de votre ville pendant vos deux mandats un laboratoire de la défense du bien commun. Comment cela a-t-il fonctionné ?
Pour réaliser le bien commun de ses administrés, le maire d'une petite ville du Limousin n'a qu'un nombre limité de leviers. Mais il peut faire beaucoup en les utilisant bien. Je raconte dans mon livre la réussite spectaculaire que nous avons obtenue dans la création d'emplois, notre projet audacieux et novateur de production d'énergie verte ou encore la mise en valeur des richesses de toutes sortes que l'histoire nous a léguées. Toutes ces réalisations ont été soutenues par l'unanimité des élus municipaux, ce qui prouve qu'elles répondaient aux critères du bien commun.

Votre échec lors de l'élection de 2008 pour un troisième mandat est la conséquence de quelle erreur ?
D'abord l'usure normale du pouvoir. Je la sentais si bien que j'ai beaucoup hésité à me représenter. Ensuite, je pense, mon défaut majeur : j'ai voulu avancer trop vite. Je n'ai pas été un pédagogue assez patient.

LE LIMOUSIN

Vous avez tutoyer la haute fonction publique et participé à la vie de la nation aux plus haut niveau. Que représente pour vous le Limousin ?
La réalité humaine. La vie concrète. La haute fonction publique se meut dans un univers d'abstractions. Les ministres s'enferment dans des tours d'ivoire. Tout cela est dangereux, comme les mésaventures de Macron en novembre dernier l'ont montré. Respirer l'air de nos bourgs du Limousin est une école incomparable d'humanité.

Quand vous pensez à la terre du Limousin, quelle est l'image qui vous vient à l'esprit ?
Tout est à taille humaine.

André Chandernagor a dit que le Limousin est une terre qui subit sans s'aliéner… Partagez-vous cette pensée ?
Oui, elle est vraie mais elle me parait

incomplète. Elle donne l'impression d'une région passive. Or le Limousin ne se contente pas de résister. Il invente ; il propose des idées originales ; il progresse à son propre rythme.

Qu'est-ce que vous aimez dans le pays Marchois ?
Pourquoi marchois ? Vous parlez d'un pays qui n'existe plus.

Et qu'est-ce que vous n'aimez pas en Limousin.
Le dénigrement de soi et l'esprit de chicane.

Le Limousin parle une langue dont on dit que Dante a hésité à l'utiliser pour la rédaction de sa Divine comédie. Que pensez vous de cette langue qui s'efface aujourd'hui ?
Moi-même, tout Limousin que je sois, je la connais mal. Quand j'étais enfant à Felletin, on ne s'exprimait en français que dans le bourg. Les habitants de la campagne parlaient entre eux en patois, comme on le disait avec condescendance, c'est-à-dire en langue limousine. Aujourd'hui plus personne ne le fait.

LES LIMOUSINS

Que pensez vous des hommes et femmes du Limousin ?
J'apprécie la simplicité de leur manière de vivre; j'admire leur ténacité ; je n'aime pas leur défaitisme.

Quels sont les hommes ou femmes de l'histoire du Limousin, dont vous appréciez le parcours ou l'engagement et pourquoi ?
Le pape Urbain V à cause de son courage et de son opiniâtreté – qualités bien limousines – dans une époque très troublée ; la maréchal Jourdan pour ses belles victoires de Wattignies et de Fleurus qui ont sauvé la France ; tout près de nous, deux hommes de science que j'ai eu l'honneur d'avoir comme maîtres et qui ont contribué au rayonnement de notre pays : Favart et Malinvaud. Et bien d'autres. Je regrette de ne pouvoir vous donner aucun nom de femme.

On dit les Limousins pessimistes sur leur région et sur eux-mêmes. Et vous écrivez dans votre ouvrage que la trilogie de la pensée limousine est : « ça ne se fera pas… Puis si cela se fait, ça ne marchera pas, et si cela marche, ca ne durera pas… »
C'est le pire de nos démons qui parle ainsi en nous. Nous devons le regarder en face.

Les Limousins sont aujourd'hui redevenus comme ils le furent jadis, des Aquitains, voyez-vous cette nouvelle réalité comme une chance ou comme une perte d'identité ?
Une perte d'identité. Je ne lui vois, jusqu'à nouvel ordre, aucun avantage.

Dans la logique de notre histoire nationale vous vous dîtes plutôt girondin comme Victurnien Vergniaud, président de la Convention ou jacobin.
Le jacobinisme me parait incompatible avec notre époque. Il nous menace sous forme de la technocratie. J'explique pourquoi il est dangereux dans mon livre.

Souhaitez vous voire votre famille s'inscrire, encore, dans l'histoire du Limousin ou de la Nouvelle-Aquitaine?
Du Limousin. Si tel était le cas, j'en serais fier.

PORTRAIT CHINOIS

Si le Limousin était un arbre ?
Un bouleau. Il plie sous les rafales de vent mais se relève toujours.

Si le Limousin était un animal ?
Un sanglier. Vit à l'écart et se contente de ce que son terroir lui donne.

Si le Limousin était un rêve ?
La liberté à ma porte.

propos recueillis par Jean-Jacques Mauriat

Généalogie ascendante de Michel Pinton

dressée par Evelyne Le Bras-Bregiroux

